

Création - découverte.

Goethe-Institut, Paris 15/5/90

Une des caractéristiques de l'actualité est la disparition lente mais inexorable de la distinction entre les deux cultures de C.P. Snow: celle dont les participants ignorent le deuxième principe de la thermodynamique, et celle dont les participants ignorent Shakespeare. Il s'agit d'un changement des plus troublants, et dont les conséquences sont imprévisibles. On s'étonne qu'on en parle si peu. Il ne suffit pas de dire que les disciplines dures deviennent plus molles, les disciplines molles plus dures, et que la compétence de toutes ces disciplines se confond. Il faut essayer de comprendre que si les sciences de la nature deviennent de plus en plus compétentes pour expliquer et manipuler les phénomènes culturels, la pensée politique et esthétique de notre tradition est vouée à la disparition, et que, réciproquement, si les sciences de la nature deviennent explicables à leur tour en tant que phénomènes culturels, les prémisses traditionnelles de notre connaissance doivent être repensées. Il ne suffit pas de dire des banalités comme "la technique et l'art se confondent" ou "les idéologies politiques meurent quand la pensée scientifique se révèle être idéologique". Il faut se rendre compte que ceci implique l'impossibilité d'une nette distinction entre le vrai et le faux, le réel et la fiction, ou entre le matériel et le mental. Ce n'est pas seulement notre vision, c'est surtout notre vécu du monde, de la société et de nous-mêmes dans le monde et dans la société qui est en crise. Il n'est pas impossible que le changement par lequel nous sommes en train de passer soit comparable au passage vers le moyen-âge (troisième et quatrième millénaire), ou vers l'âge moderne (14ème et 15ème millénaire).

Le moyen-âge est le résultat d'un glissement de l'intérêt existentiel: ce n'est plus l'Empire, ni les questions traitées par les sciences et la philosophie qui occupent le centre, c'est "Deum atque animam cognoscere cupio" (je désire connaître Dieu et l'âme). Bien sûr: les problèmes classiques ne deviennent pas sans intérêt pour autant, mais c'est Dieu et l'âme qui dominent. L'âge moderne lui aussi, se produit par un tel glissement d'intérêt. Si nous voulons établir un parallèle entre les deux événements, on pourra opposer à la phrase d'Augustin celle de Colomb: "Gratias Tibi ago, Domine, vidi rem novam" (je te remercie, Seigneur, j'ai vue une nouvelle chose). Ce n'est pas que Dieu et l'âme n'aient plus d'intérêt, mais c'est que la découverte du monde et la créativité humaine occupent le centre existentiel. Il se peut que nous aussi nous passions par un tel glissement. Que nous soyons en train de quitter l'âge moderne, et que le terme "post-moderne" ne soit pas assez radical. Ce n'est pas que la question de la création et de la découverte aie perdue tout intérêt: c'est peut-être qu'elle n'est plus au centre. Et nous voici réunis pour réfléchir sur cette question.

Ce n'est pas un paradoxe. Les réflexions des pères de l'Eglise sur l'Empire ou sur la philosophie classique montrent le nouveau esprit médiéval plus nettement que ne le montre leur théologie. Les réflexions théologiques d'un Cusanus ou d'un Bruno montrent le nouvel esprit moderne plus nettement que

ne le montrent leurs recherches scientifiques. Si nous nous penchons ici sur la question de la découverte au moment-même où nous ne croyons plus qu'il y a des choses cachées à être découvertes, si nous nous penchons ici sur la question de la création au moment-même où nos machines nous montrent le mécanisme de la créativité, c'est que nous faisons face à ces questions éminemment modernes partant d'une position qui ne l'est plus. Et c'est précisément la raison pourquoi notre position peut devenir plus saisissable. Le fait que nous ne sommes plus modernes se montre dans notre attitude face aux problèmes modernes.

J'ai commencé par l'affirmation que la culture dure et la molle se recourent à présent. L'exemple le plus éclatant est le fait que l'algorithme de l'information soit le miroitement de l'algorithme de l'entropie. Quand on essaie à traduire ces deux algorithmes en français, ça donne à peu près ceci: "Nous avons découvert que le monde a la fâcheuse tendance de devenir de plus en plus probable, mais qu'il y a des endroits où des situations improbables arrivent". On pourrait dire que les endroits négativement entropiques où se produisent les aventures peu probables sont une inversion du temps: le monde en tant que système clos coule vers la probabilité, mais par endroit il coule au sens opposé. La créativité peut être définie, sous cet angle, comme inversion du temps cosmique. Elle est donc du domaine des sciences de la nature, et c'est presque médiéval: l'atome de hélium est une situation peu probable, donc une création. Mais il s'avère qu'une telle créativité est le résultat d'un hasard devenu nécessaire pendant le déroulement du monde. Les sciences de la nature sont compétentes pour étudier les créations aveugles, et cela, ce n'est pas médiéval. Par contre, il y a une créativité délibérée, elle s'oppose délibérément au monde et à sa tendance stupide vers le toujours plus probable, et ce sont les sciences de l'esprit qui sont compétentes pour l'étudier. Dire cela c'est être presque moderne. Mais il s'avère que la différence entre la création par hasard et celle par délibération, donc entre la matière et l'esprit, n'est qu'une différence de la durée, que la délibération n'est que l'accélération du temps négatif. Or: dire cela n'est ni médiéval ni moderne. Dire cela exige qu'on assume une anthropologie, et par là une ontologie qui ne sont pas encore disponibles. Nous n'avons pas encore produit un Augustin ni un Colomb à nous, et peut-être nous ne les produirons jamais.

L'information est peut-être pour la situation qui est la notre ce que Dieu était pour la médiévale et ce que la découverte et la création étaient pour la moderne. Nos dialogues sont une bonne méthode pour constater si c'est ainsi.